

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poisson  
PARIS

*L'aviateur Nungesser*

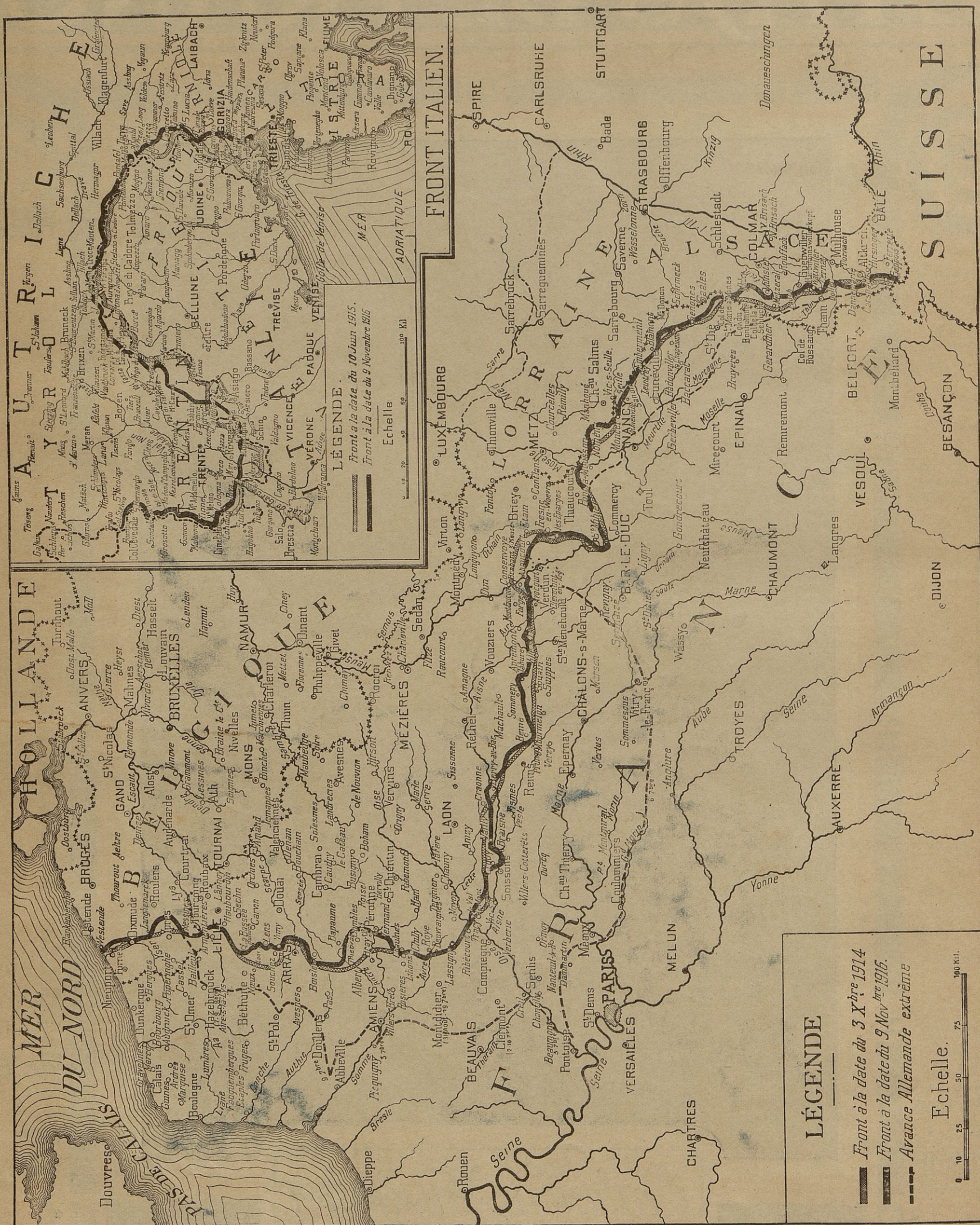
17 AVIONS ABATTUS AU 25 OCTOBRE 1916

Abonnement pour la France ... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20



# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 2 au 9 Novembre

**S**UR le front de la Somme, sans parler des autres parties du front de France, il n'est guère de jour où nos troupes et celles de nos alliés ne fassent des prisonniers et ne prennent du matériel à l'ennemi. Nous enregistrons ici ces captures d'après les communiqués. Mais les chiffres qui nous sont fournis sont souvent incomplets, d'abord parce que les communiqués ne peuvent guère faire mention que des captures en nombre et négligent forcément les petits coups de filet qui pourtant, étant presque quotidiens, finissent par entrer pour un fort contingent dans le total ; ensuite parce que le communiqué est généralement rédigé avant que le commandement n'ait eu le temps de faire dénombrer les prises effectuées en différents points du théâtre des opérations. Les résultats que nous énonçons ainsi ne sont pas toujours de nature à frapper l'imagination ; égrenés au long de nos chroniques, ils perdent encore de leur importance. Il est donc intéressant d'en faire de temps à autre la récapitulation ; on constate mieux, par là, l'importance de nos succès. Du 1<sup>er</sup> juillet au 1<sup>er</sup> novembre 1916, sur le seul front de la Somme, les troupes alliées ont fait près de 73.000 prisonniers : exactement 72.981, dont 1.449 officiers. La part des troupes françaises dans ce total comprend 41.605 hommes, dont 640 officiers. Quant au matériel capturé durant la même période, il ne comprend pas moins de 1.506 pièces, dont 817 par les Français et 689 par nos alliés. Dans notre part se trouvent 77 canons de campagne, 101 lourds, 104 mortiers de tranchées, 535 mitrailleuses ; celle de nos alliés comprend 96 canons de campagne, 29 lourds, 111 mortiers de tranchées, 453 mitrailleuses. Nous répétons qu'il ne s'agit ici que du front de la Somme. On peut juger des pertes allemandes par ces chiffres qui nous révèlent tout ce que nous devons à nos soldats et à leurs chefs dont la bravoure et l'endurance font l'admiration du monde entier.

Du 2 au 9 novembre, dans le secteur britannique, les conditions météorologiques, en maintenant à peu près impraticable un terrain déjà profondément remué par le travail de l'artillerie, ont continué à empêcher toute grande opération offensive. Les quelques heures de beau temps qui ont alterné avec les pluies n'ont pas suffi pour rendre au sol, partout évidé par des trous d'obus transformés en mares, la consistance nécessaire pour les mouvements de troupes et les déplacements d'artillerie. Aussi n'est-il venu de ce secteur que des nouvelles peu importantes. Les Allemands ont, malgré le mauvais temps, lancé contre les lignes britanniques quelques attaques qui n'ont pas eu de succès. Quant à nos alliés, ils ont saisi toutes les occasions que leur a laissées l'état du temps pour réaliser quelques petits progrès. Ce fut d'abord, le 3, l'enlèvement d'une tranchée à l'est de Gueudecourt ; puis, le 5, une avance sur un front de plus d'un kilomètre, qui donna aux troupes britanniques les hauteurs voisines de la butte de Warlencourt. Contre-attaquées le lendemain, elles abandonnèrent une petite partie de leur gain de la veille, tandis que partout ailleurs elles conservèrent tout ce qu'elles ont conquis. Le 7, quelques-uns de leurs éléments exécutèrent avec succès plusieurs raids contre les tranchées ennemies entre Gommecourt et Serre, faisant des prisonniers et infligeant aux Boches de lourdes pertes. Le 9 ne voit se produire aucun changement à la situation.

Le front français de la Somme, depuis le 2, s'est de nouveau déplacé avec avantage. Les Allemands supportent impatiemment leurs récents échecs ; ils bombardent sans répit les positions que nous leur avons enlevées, et les prennent fréquemment pour objectifs de leurs contre-attaques.

Le 3, ils essaient ainsi de nous chasser de nos nouvelles tranchées à la lisière Ouest du bois de Saint-Pierre-Vaast. Notre artillerie brise leur élan : ils rentrent dans leurs lignes après avoir perdu beaucoup de monde et des prisonniers.

C'est nous qui, le lendemain, prenons l'offensive. Au nord de la Somme, des attaques sont poussées dans différentes directions. Vers le Transloy, au sud de ce village, et jusqu'au sud du bois de Saint-Pierre-Vaast, nous réalisons une série d'avances appréciables. Entre Lesbœufs et Sailly-Saillisel, nous poussons nos lignes de plusieurs centaines de mètres en direction du Transloy. A l'est de Sailly-Saillisel, nos troupes s'emparent d'une tranchée et de la majeure partie du village de Sailly. Au sud de ce dernier village, elles attaquent par trois côtés le bois de Saint-Pierre-Vaast, qui est puissamment organisé, et marquent une avance sérieuse : trois tranchées qui en défendaient la corne Nord sont enlevées aux Allemands, ainsi que, à sa lisière Sud-Ouest, toute la ligne des positions ennemies. Plus de 500 prisonniers sont amenés dans nos lignes. De violentes contre-attaques ne peuvent réussir à rendre aux Boches le terrain perdu.

Notre progression continue le lendemain dans la même zone, et notamment dans la partie Nord du bois de Saint-Pierre-Vaast, et entre Lesbœufs et Sailly-Saillisel. En fin de journée, multipliant les contre-attaques, l'ennemi regagne un peu de terrain dans le village de Sailly-Saillisel et au sud du bois de Saint-Pierre-Vaast. Le lendemain, la progression continue entre Lesbœufs et Sailly-Saillisel.

Pendant ce temps, au sud de la Somme, malgré une pluie violente, notre commandement déclanche une large attaque, qui est vivement menée sur un front de 4 kilomètres. Nos troupes enlèvent les positions ennemies depuis les bois de Chaulnes jusqu'au sud-est de la sucrerie d'Ablaincourt. Les villages d'Ablaincourt et de Pressoir sont conquis en entier par notre infanterie. Poussant à l'est d'Ablaincourt, nous englobons le cimetière qui était fortement défendu et portons nos positions au sud de la sucrerie jusqu'aux abords de Gomiécourt. Nos troupes font 659 prisonniers dans cette journée.

Le lendemain, 8 novembre, les Allemands ne cherchent pas à réagir, mais leur artillerie est plus active que jamais contre tout notre front. Les progrès de la veille complètent notre victoire du 10 octobre qui nous avait portés aux lisières d'Ablaincourt, et notre succès du 14 qui nous avait donné le hameau de Genermont et la sucrerie située à 1.200 mètres au nord-est d'Ablaincourt. Ces avances continuent à réaliser l'encerclement de Chaulnes, que nos troupes poursuivent avec une patiente et héroïque abnégation.

Le 9, on continue à constater une grande activité de l'artillerie ennemie. La nôtre lui répond d'ailleurs avec violence. La journée se passe en petits engagements d'infanterie vers Sailly-Saillisel et au sud de Pressoir. Des prisonniers faits au cours de ces opérations déclarent que les pertes allemandes à Sailly ont été considérables.

En terminant notre précédente « semaine militaire », nous annonçons la reprise par nos troupes du fort de Vaux, sans pouvoir entrer dans aucun détail au sujet de cet événement, en raison de l'heure à laquelle nous en parvenait la nouvelle. Il est

trop important pour n'y pas revenir aujourd'hui. Depuis nos brillants succès du 24 octobre, le fort de Vaux, exposé par trois côtés à nos attaques, était violemment bombardé par notre artillerie. Une plus longue résistance lui étant impossible, sa garnison l'évacua le 2 novembre et nos troupes purent en prendre possession sans subir aucune perte de ce fait, qui rétablit la ceinture des forts extérieurs de Verdun dans son intégrité. Aussitôt après la chute du fort, notre infanterie continue à progresser jusqu'aux lisières du village de Vaux ; au nord de l'étang du même nom, nous occupons une croupe qui domine le village.

Des forts de Douaumont (récemment reconquis) et de Vaux on domine tout le développement des Hauts-de-Meuse et toute l'étendue de la Woëvre. Par là s'explique l'acharnement que les Allemands avaient montré pour s'en emparer.

Le 4, nos troupes accentuent leur progression dans cette zone : la partie Ouest du village de Vaux jusqu'à l'église est entre leurs mains ; elles ont débordé sur les pentes qui descendent du fort vers la Woëvre ; le lendemain 5, elles achèvent la conquête du village et reprennent celui de Damloup. Du 5 au 9, il n'y a sur ce front aucune action importante, mais on y signale une canonnade intense, ininterrompue, contre les nouvelles positions que nous nous occupons d'organiser. Les positions Douaumont-Vaux sont particulièrement visées.

## NOTRE COUVERTURE

### L'AVIATEUR NUNGESSER

CHARLES NUNGESSER, qui avec Guynemer vient en tête des « as », ayant officiellement un « tableau de chasse » de 17 appareils, est né à Paris le 15 mars 1892.

Toute sa jeunesse se passa dans sa famille à Valenciennes et à Armentières, où il fit ses études ; il fut ensuite élève des Arts et Métiers à Lille. A 17 ans, il partait en Amérique où il vécut une vie de sports, de chasse et aussi d'aviation, qui fit de lui un homme robuste, fort et énergique. Il rentra en France au début de la guerre et servit au 2<sup>me</sup> hussards ; il fut blessé, inapte, et s'engagea dans l'aviation où il devint pilote de bombardement, pilote de réglage, pilote de reconnaissance et enfin pilote de chasse. De nouveau blessé et réformé, il se rengagea.

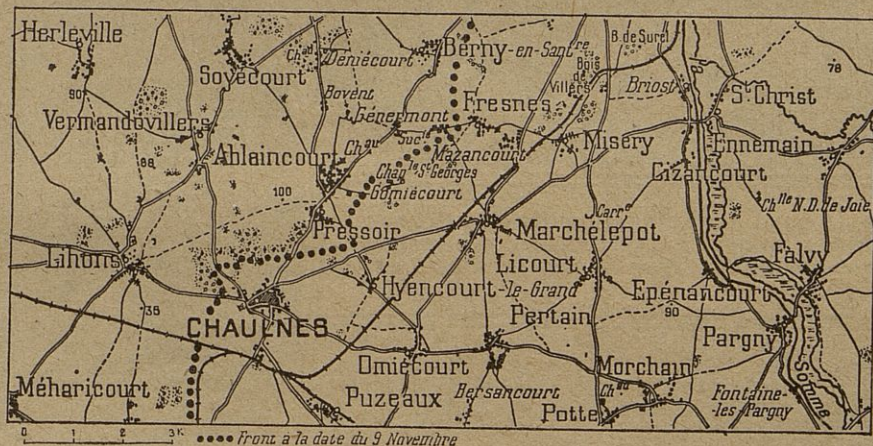
Comme cavalier, il fut décoré de la médaille militaire avec la citation suivante :

Pour prendre rang du 30 décembre 1914 NUNGESSER (C.-E.-J.-M.), brigadier au 2<sup>e</sup> régiment de hussards : « Le 3 septembre, son officier ayant été blessé au cours d'une reconnaissance, le mit tout d'abord à l'abri ; puis, avec l'aide de quelques fantassins, après avoir mis les officiers qui l'occupaient hors de combat, s'empara d'une auto et rapporta les papiers qu'elle contenait en traversant une région battue par les feux de l'ennemi. »

Ce fait lui valut aussi un surnom : l'auto était une Mors prise à Lille par les Allemands ; lui était hussard. Il devint le « Hussard de la Mors ».

Le 4 décembre 1915, Nungesser recevait la croix de chevalier de la Légion d'honneur ; le 14 avril 1916, il était nommé sous-lieutenant.

Sa Croix de guerre s'accompagne de tant de palmes qu'il lui en faudrait de bien petites pour les fixer toutes sur son ruban ; aussi, modeste et simple, se contente-t-il souvent de ne porter que les deux palmes afférentes à sa Légion d'honneur et à sa médaille militaire.



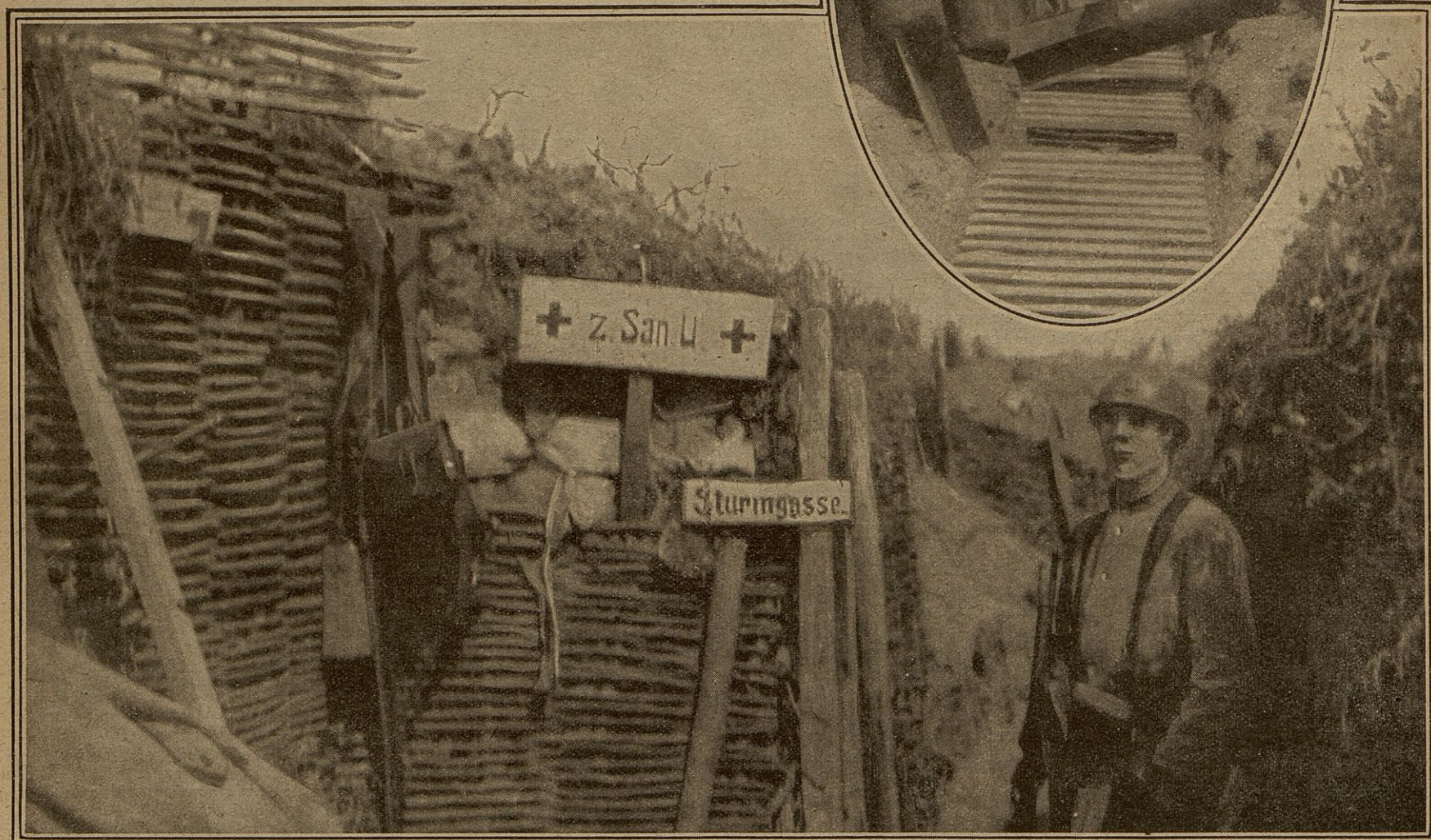
L'AVANCE DE NOS TROUPES AU SUD DE LA SOMME



## LA CONQUÊTE DU BOIS ÉTOILÉ



Le bois Étoilé, au nord de Chaulnes, s'étend dans cinq directions, et tire son nom de cette disposition. Nos vaillantes troupes l'ont reconquis en grande partie au cours d'une récente attaque, accentuant leur menace sur Chaulnes.



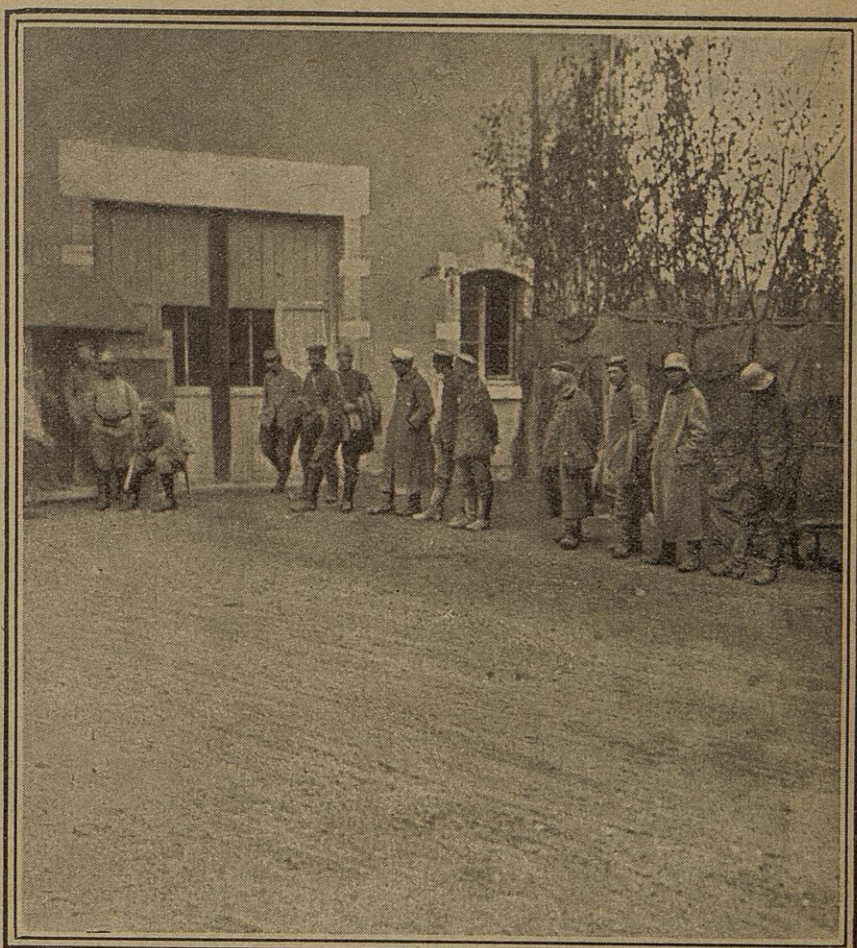
Dans une des tranchées creusées par les Allemands au cœur du bois Étoilé, se trouvait un poste de secours bien abrité contre les projectiles et soigneusement dissimulé à la vue de nos observateurs, par des amas de branchages. Après avoir enlevé la tranchée, nos poilus ont conservé l'abri sanitaire avec ses inscriptions. Celle du haut est la désignation du poste. Celle du bas est le nom de la tranchée, appelée par les Boches « Rue de l'Assaut ». Dans le médaillon : quelques-unes de nos torpilles de 240 auxquelles ne résistent guère les défenses ennemies.



## PRISONNIERS ALLEMANDS FAITS A DOUAUMONT



*En avant d'un bâtiment d'une exploitation rurale, on a établi une clôture au moyen de prélaris et de toiles tendus sur des piquets.*



*Certains prisonniers attendent là leur tour de comparaître devant un de nos officiers. Ils semblent rassurés sur leur sort futur.*



*Au cours de la brillante attaque qui a rétabli nos lignes sur l'ancien front de défense de Verdun, nos troupes ont repris le fort de Douaumont et capturé ses défenseurs. 6.000 prisonniers sont restés ce jour-là entre nos mains. Emmenés d'abord loin de la première ligne, un triage fixe leurs destinations respectives. En voici une colonne formée ainsi, partant pour la gare voisine.*



## UNE ŒUVRE DE FRATERNITÉ MILITAIRE

## Les « Parrains de Reuilly »

Parmi les innombrables œuvres nées de la guerre, voici certainement l'une des plus émouvantes.

Surgie dans le sein de l'armée même, sans aucune formalité et par une sorte de génération spontanée, elle porte fièrement une devise magnifique : *Pour les soldats, par les soldats.*

Jamais peut-être le grand mot de *Fraternité*, gravé dans les armes de la République Française, n'a trouvé une plus noble, plus haute, plus poignante interprétation.

Jamais peut-être plus beaux sentiments du cœur n'ont reçu une traduction plus délicatement, plus généreusement française.

Cette œuvre est née d'un mouvement d'émotion fraternelle ; et c'est l'émotion fraternelle qui, non seulement la fait vivre, mais, mieux encore, la fait prospérer de jour en jour et presque d'heure en heure.

Les « Parrains de Reuilly » ! Appellation familiale justement destinée à réconforter dès l'abord, par un nom de tendresse, d'affection, ceux-là que l'invasion a, pour un temps, séparés de la tendresse et de l'affection de leurs familles tombées aux mains de l'ennemi.

Au cours de 1915, un journal parisien attirait en termes douloureux l'attention des pouvoirs publics sur la situation souvent lamentable de ceux qu'il appelait d'un terme angoissé les « chiens errants » — soldats permissionnaires du front qui, originaires des pays envahis, débarquaient à Paris sans ressources, sans but, sans amis, sans foyer. Pour ceux-là, les permissions, loin d'être le réconfort recherché, étaient au contraire une tristesse, une démoralisation. En réponse à cette plainte, l'autorité militaire décida d'ouvrir à ces abandonnés les locaux de la caserne de Reuilly.

C'était l'offre gratuite d'un toit : ce n'était pas assez.

Emus de pitié à la vue de la détresse autant morale que matérielle des pauvres camarades qui arrivaient ainsi tant bien que mal à la caserne-abri, les sous-officiers et les soldats de la 22<sup>me</sup> section de C. O. A., en détachement à Reuilly, eurent l'idée de se grouper pour offrir à ces vaillants une véritable famille agissante et affectueuse. Une souscription fut ouverte entre eux, souscription dont les premiers fonds furent fournis par l'abandon du prêt librement consenti ; à cette masse originelle et permanente s'ajoutèrent des dons personnels en argent et en nature ; puis bientôt les organisateurs, élargissant leur action, obtinrent des appuis au dehors. L'œuvre des « Parrains de Reuilly » était fondée ; elle possédait l'essentiel : le dévouement passionné de ses organisateurs et une caisse, c'est-à-dire le travail et l'argent. Le 7 mars 1916, le général Gallieni, ministre de la guerre, la reconnaissait officiellement au nom du Gouvernement. Et elle recevait son organisation officielle sous la forme d'un conseil d'administration ainsi composé : président, M. l'officier d'administration de 1<sup>re</sup> classe Aubin ; administrateur-délégué, M. l'adjudant A. Angot, fondateur de l'association ; membres représentant le détachement : secrétaire, le soldat de 2<sup>e</sup> classe, G. Radiguer ; trésorier, le caporal E. Mulot ; membres, les sergents L. Moury, R. Noblet, F. Sevetier, E. Michel ; membres représentant les permissionnaires du front : les sergents V. Ladet, P. Dettviller, H. Verney, H. Bompaire, A. Valette.

Les statuts de l'association avaient été présentés



ENTRÉE DE LA CASERNE DE REUILLY RÉSERVÉE AUX PERMISSIONNAIRES. — UN COIN DU RÉFECTOIRE OU LE SERVICE EST FAIT PAR DES CAMARADES DE LA 22<sup>e</sup> SECTION.



ARRIVÉE À REUILLY DE QUELQUES PERMISSIONNAIRES CONDUITS PAR UN ANCIEN.



L'ÉPART POUR UNE EXCURSION À VERSAILLES. — LE CONSEIL D'ADMINISTRATION.

par M. l'officier principal Anceau commandant la 22<sup>e</sup> section de C. O. A. Quant au but de l'Œuvre, il était officiellement défini en ces termes inscrits en tête de la brochure spéciale imprimée dans le but de diffuser la propagande :

« Doter d'une véritable famille les poilus originaires des pays envahis sans contact avec les leurs depuis le début de cette terrible guerre, les accueillir pendant leur permission, leur prodiguer, pendant et après, prévenances, distractions et ressources de toutes sortes, les soutenir matériellement encore quand ils ont rejoint le strachées, les aider moralement par une correspondance assidue où s'expriment, avec l'abondance de la sincérité, les sentiments de sympathie, d'affection et de reconnaissance qui animent les hommes de l'arrière envers leurs camarades du front, sentiments qui raniment les courages et réchauffent les cœurs : voilà en quelques mots le but de l'Œuvre. »

Magnifique programme qui a donné les plus satisfaisants résultats.

Décrire ces résultats avec des mots ? Rien ne serait plus aisé, mais quelle éloquence vaudrait celle des chiffres ?

Au 31 octobre 1916, l'Œuvre avait reçu 205.509 fr. 40.

Recette de 14 mois sur laquelle les soldats du détachement de Reuilly par abandon de prêt et dons personnels ont versé à eux seuls : 61.940 fr. 70.

Recette à laquelle la générosité de M<sup>me</sup> la princesse Georges de Grèce, née princesse Marie-Bonaparte, a contribué pour 80.500 francs.

En outre, les agents de police du 7<sup>me</sup> district ont donné par souscription 340 francs ; la Société de Géographie, par les soins de M. le Myre de Vilers, 4.000 francs ; l'Union nationale des Cheminots, 9.100 francs, et divers donateurs, par sommes variant de 500 à 1.000 francs, un total de 45.642 fr. 50. La coopérative de Reuilly y a ajouté tous ses bénéfices, c'est-à-dire 3.986 fr. 20. Cet argent, comment est-il employé ?

Un service énorme a été créé dans les locaux de Reuilly, service qui comprend un lazaret de nettoyage, désinfection, désinsectisation, organisé par le professeur Bordas ; des dortoirs, des réfectoires, un salon de coiffure, une bibliothèque, un théâtre, une salle d'adresses et de renseignements, un service d'automobiles pour excursions et promenades.

Le permissionnaire des pays envahis arrivant du front est accueilli à la gare par des soldats de Reuilly, emmené par eux, conduit à la caserne ; immédiatement, on le nettoie, lui et son équipement, on lui donne du linge frais, un lit. Il faut citer ici, mot à mot, le texte même de la brochure publiée par l'Œuvre.

« Pour éviter toute erreur ou changement de lit, il est remis, à chaque permissionnaire entrant, une fiche représentant la photographie du bâtiment et où sont inscrites toutes les indications qui lui sont nécessaires pour se guider dans la caserne : les numéros de l'escalier, de l'étage, de la chambre et du lit. »

« Une petite somme de 2 fr. 50 remise au même moment au camarade hébergé lui permettra de circuler librement dans Paris lorsque cela lui plaira, sans aucune gêne ni entrave. Le permissionnaire est, en effet, à Reuilly parfaitement libre de son temps de permission, et c'est là le principe absolu dominant toute l'organisation, le principe directeur et intangible de l'Œuvre. Il peut sortir à toute heure de jour et de nuit, choisir lui-même de son plein gré, accepter ou refuser les nombreuses promenades et distractions. »

« Le permissionnaire se lève quand il veut ; le petit déjeuner du matin, sous la forme d'un bon café, de pain et d'une tablette de chocolat, lui est apporté dès son réveil jusque dans son lit par les soins des hommes de service. De toute la journée il n'aura pas la moindre corvée à accomplir ; son lit sera fait ; il sera servi à table à chaque repas par des camarades de la 22<sup>me</sup> section. »

« Sitôt descendu, le programme des distractions quotidiennes s'offrira immédiatement à ses yeux : il y trouvera tous les renseignements qui peuvent





DÉPART POUR UNE PROMENADE. — SALLE DU THÉÂTRE PENDANT UNE REPRÉSENTATION.

» lui être utiles à ce sujet, le nom des guides conduisant chaque groupe, l'endroit du rassemblement, l'heure fixée pour le départ qui est, en général, huit heures pour le matin et treize heures pour l'après-midi.

» Pour les repas — toujours afin de ménager la liberté absolue de tous — les déjeuners sont servis entre dix heures et midi et les dîners entre dix-sept heures et demie et dix-neuf heures et demie. Ces repas, servis par table de six afin de respecter l'intimité des rencontres et des amitiés renouées, sont l'objet des soins les plus attentifs et l'on aura une juste idée de leur composition par l'exemple de ce menu pris au hasard : soupe normande, pâté de foie, veau rôti, flageolets, salade, pommes ou oranges, une bouteille de bière, café, cigare. »

Chaque permissionnaire passe dans une salle spéciale où l'on inscrit sur une fiche tous les renseignements qui le concernent lui et sa famille. Cette fiche servira à aider aux recherches que font les autorités ou les particuliers pour obtenir des nouvelles de ceux que la guerre a chassés de foyers depuis lors détruits, de ceux qu'elle a séparés et pour rapprocher les membres des familles que l'invasion a disloquées. Cette fiche constitue en outre un état signalétique, point de départ de toute la correspondance que les « Parrains de Reuilly » entretiendront avec chacun de leurs filleuls par la suite. En outre, elle servira à établir les listes du journal bimensuel que l'Œuvre publie pour aider à ces mêmes recherches. Enfin, elle est complétée par une photographie qui est faite chaque jour à midi et demi en groupe et dont chaque homme reçoit gratuitement un exemplaire. Plus de mille familles ont été à l'heure actuelle remises en contact avec leurs soldats qui avaient perdu leurs traces.

Lorsqu'il s'est promené à son gré, soit seul, soit en compagnie des camarades qui sont allés sous la conduite d'un soldat du détachement dans un musée de la capitale, ou à Versailles, ou à Saint-Germain, le permissionnaire, après dîner, passe sa soirée au théâtre.

Théâtre admirable dû tout entier à l'ingéniosité des « Parrains de Reuilly », théâtre aménagé dans une ancienne écurie remaniée, planchée, éclairée à l'électricité, ornée de drapeaux, de guirlandes, de peintures décoratives, pourvue de gradins et comportant un orchestre et une scène véritable avec rampe, rideau, portants, décors. Sur ce théâtre chaque soir a lieu une représentation, avec changement de spectacle quotidien. De huit heures et demie à minuit les permissionnaires voient passer des films, applaudissent des artistes bénévoles des théâtres et des cafés-concerts qui viennent soit jouer des pièces en un acte, soit exécuter des numéros : spectacles infiniment variés auxquels il faut avoir assisté pour comprendre l'émotion infinie qui vous saisit en voyant, en écoutant cette assistance unique au monde composée de plus de cinq cents soldats, réunis au nom de la fraternité militaire. J'ai eu l'honneur de voir une de mes pièces représentée devant ce merveilleux parterre de héros, et je n'oublierai jamais l'intensité de l'émotion que j'ai ressentie ce soir-là.

Enfin à aucun moment on ne laisse livrés à de tristes pensées ceux-là dont la guerre a brisé le foyer et dont la permission jadis était une détresse de plus. Et, bien souvent, grâce aux listes affichées et tenues à jour soigneusement dans cette belle maison commune de la fraternité, les « Parrains de Reuilly » ont eu la joie d'assister aux plus touchantes reconnaissances entre parents réunis par leurs soins et qui jusqu'alors erraient à la recherche les uns des autres.

Beaucoup, hélas ! attendent encore les nouvelles des absents, des disparus laissés de l'autre côté des lignes allemandes. A ceux-là, les « Parrains de Reuilly » multiplient les soins de l'affection. Ils sont aidés dans cette noble tâche par le dévouement de M<sup>me</sup> la princesse Georges de Grèce, qui, non contente de verser à l'Œuvre des mensualités dont le total, ainsi qu'il a été dit, dépasse 80.000 francs, a voulu faire mieux encore : depuis le 10 novembre 1915, elle reçoit chaque jour, chez elle, à sa table, à déjeuner, 25 permissionnaires des pays envahis pères d'au moins quatre enfants ; à l'issue du repas, chacun reçoit un

billet de 5 francs. En douze mois, 8.000 permissionnaires ont ainsi déjeuné chez la fille du prince Roland Bonaparte et des milliers de lettres venues régulièrement du front à son adresse témoignent chaque jour des sentiments que son geste touchant inspire aux permissionnaires.

Car, lorsqu'il part de Reuilly, le permissionnaire ne perd nullement le contact avec ses affectueux parrains : une correspondance assidue s'établit entre eux et lui, correspondance tenue à jour et conservée avec le plus grand soin, archives admirables que l'on ne peut être admis à feuilleter sans que les larmes vous viennent aux yeux. En voici une prise au hasard parmi les trois cents qu'apporte chaque courrier quotidien :

*Aux Tranchées. Au son de la mitraille. Du poste d'écoute, face aux Boches.*

« Chers camarades,

» J'ai reçu ce matin votre charmant petit colis que m'annonçait votre lettre du 20 à laquelle je n'avais pas encore répondu, attendant à tout moment l'arrivée du colis annoncé, pour vous donner avis de réception.

» Le colis m'est parvenu ce matin complet et en bon état : chocolat, boîte de royaux à la bordelaise, tabac, pipe, briquet, papier à cigarettes, jeu de cartes, deux numéros du *Pêle-Mêle* et une ampoule auto-tampon d'iode inaltérable. Certes, ce colis m'a causé un sensible plaisir, mais la lettre qui me l'annonçait m'a aussi et bien davantage ému.

» Les paroles affectueuses qu'elle m'apportait ont effacé dans mon esprit le souvenir des souffrances que je suis fier d'endurer pour l'indépendance et le triomphe de notre cher pays.

» Un obus de 105 vient d'étendre à mes pieds un enfant de la classe 1915. Je viens de recevoir son dernier soupir, il est mort dans mes bras ; dans ses pauvres yeux qui s'éteignaient, je viens de puiser une centuple dose de haine pour le Boche assassin ; encore une fois mon cœur bat à se rompre de vengeance. Ah ! vous me le dites et vous me consolez, à bientôt l'irrésistible élan où, dans des combats sans merci, nous vaincrons ou nous mourrons.

» Merci de votre colis, merci de votre amitié, chers camarades ; j'y répondrai avec tous les nobles cœurs qui m'entourent, qui battent à l'unisson du mien, par une énergie de tous les instants et, espérons-le, par la victoire de nos armes. Oui, pensez à nous ; se sentir aimés, c'est la source du courage.

Charles-Paul LAURENT, 91<sup>e</sup> d'Infanterie, 4<sup>e</sup> Compagnie, Secteur 10.

Au 3 novembre 1916, 34.122 permissionnaires étaient passés par l'Œuvre de Reuilly ; et l'un d'eux, le soldat Jean-Baptiste Decobecq, originaire de Valenciennes, a posé pour Abel Faivre le poilu de son affiche *On les aura*, composée pour le deuxième emprunt de la Défense nationale. Il a été établi 68.100 fiches signalétiques de reconnaissance, une par permissionnaire, une par famille.

Il a été échangé entre parrains et filleuls 94.000 lettres.

Il a été envoyé au front 6.653 paquets représentant une valeur de 53.224 fr. Sur le contenu de ces paquets, voulez-vous des détails ? Outre les 158.676 francs d'argent de poche remis directement de la main à la main aux permissionnaires durant leur séjour à Paris ; outre les 224.000 cigares qui ont été fumés sur place dans les cours de Reuilly, les parrains ont expédié à leurs filleuls retournés au front : 2.965 paires de chaussettes, 426 kilos de chocolat, 123 tricots, 1.234 crayons, 4 accordéons, 1 clarinette, 2.315 mouchoirs,

3.507 pipes, 5.702 paquets de tabac, 1.244 tubes de moutarde, 2.269 boîtes de sardines, 2.883 pâtés, etc. La plupart des Œuvres de guerre sont des œuvres de réparation. L'Œuvre des « Parrains de Reuilly » est un outil de la Victoire ; elle s'occupe des combattants en tant que combattants ; soucieuse de leur bien-être physique et de leur santé morale, elle veut assurer dans leurs mains héroïques les armes que la Patrie y a placées

GEORGES G.-TOUDOUZE



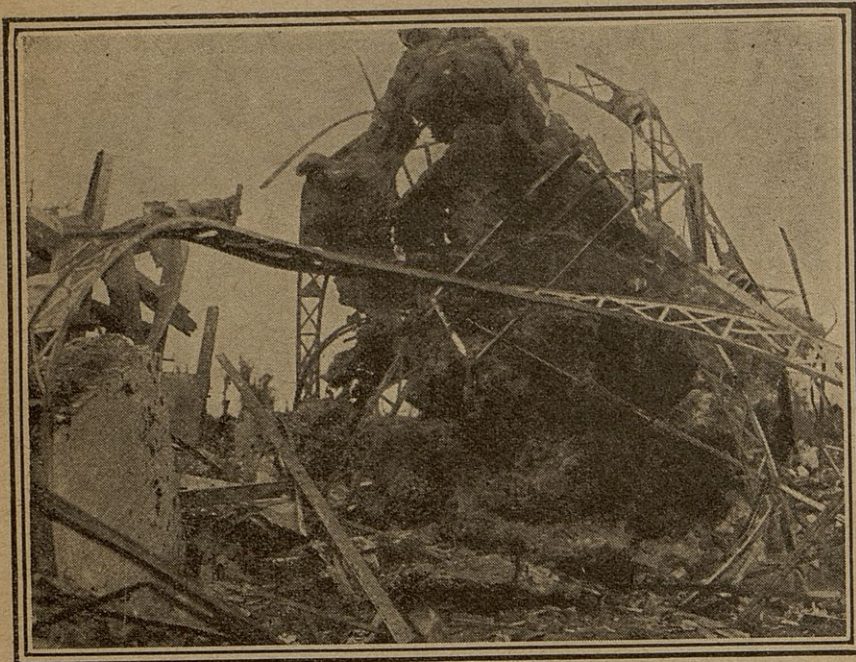
PHOTOGRAPHIE DES PERMISSIONNAIRES EN GROUPE. — LE BUREAU DES RENSEIGNEMENTS.



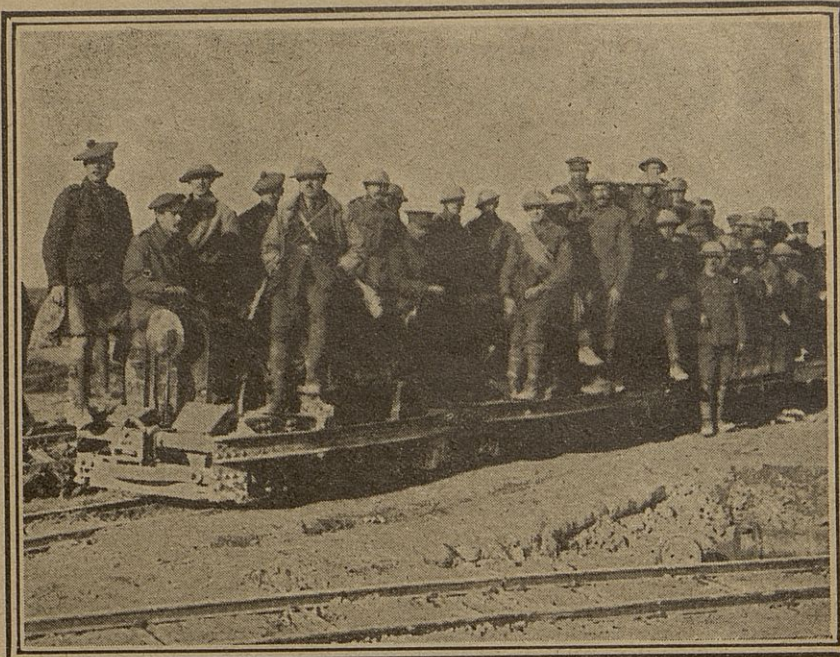
LA BIBLIOTHÈQUE OÙ CHACUN PEUT FAIRE SA CORRESPONDANCE.



# L'ARMÉE BRITANNIQUE DANS LA SOMME



*Cet amas de ferraille était naguère un poste d'observation boche ingénieusement construit. Il a été jeté bas par les obus de nos alliés.*



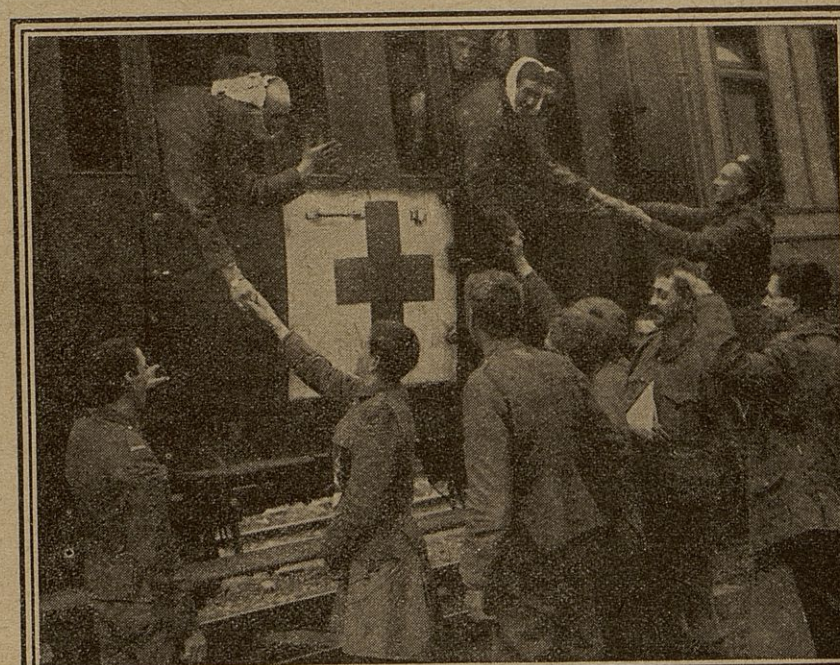
*Un détachement de tommies profitant pour se rendre en première ligne du chemin de fer de campagne qui dessert leur secteur.*



*Les pluies ont détrempé le terrain : la moto est embourbée. Mais passe un camarade écossais qui aide à la tirer de l'ornière.*



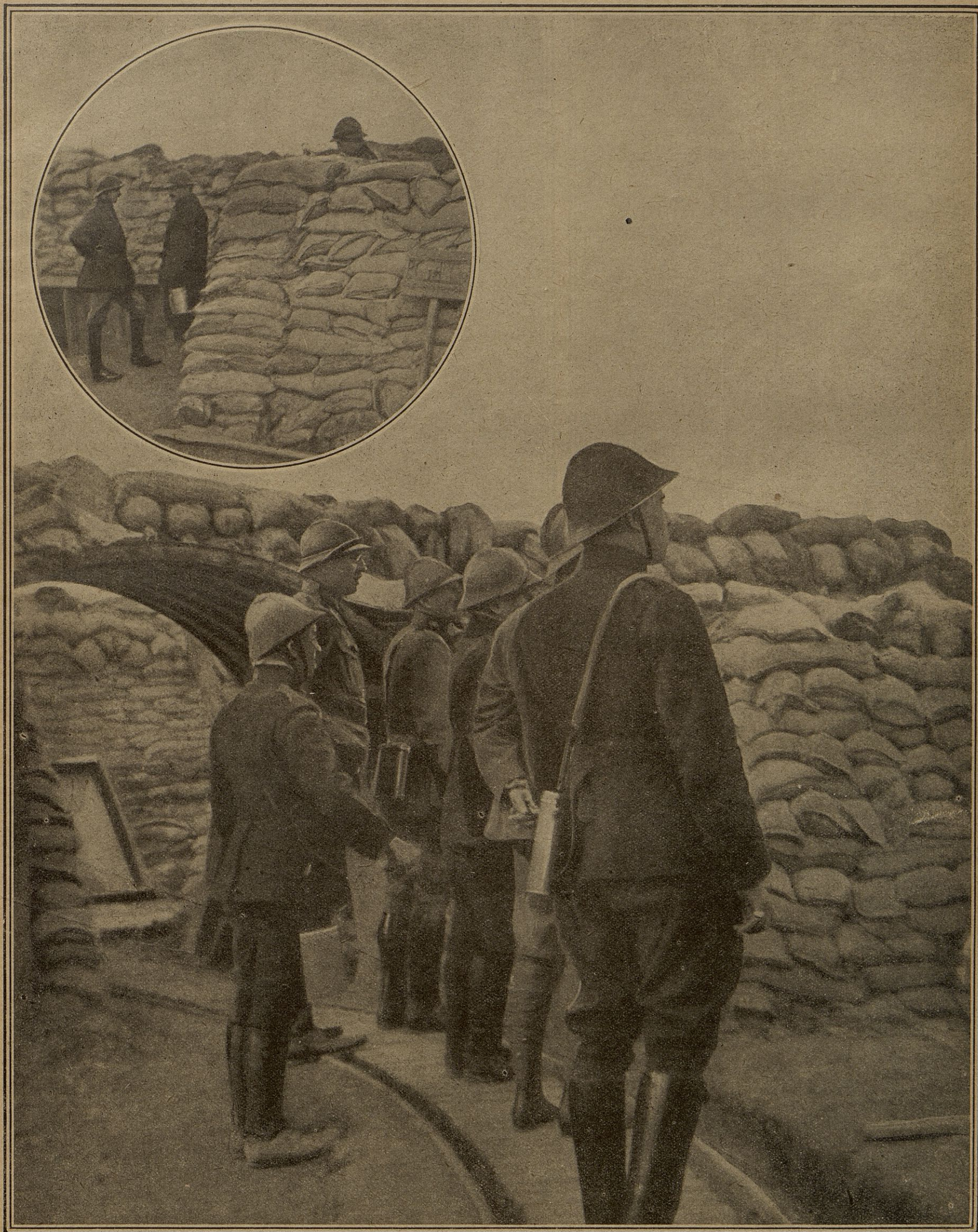
*Le chien du vétérinaire est récompensé par de menus acomptes de la garde vigilante qu'il monte devant le dîner de son maître.*



*Lors des récents combats dans la Somme, les Canadiens, à leur habitude, ont bravement donné. A gauche, des blessés vont partir pour un port voisin, d'où un bateau les transportera en Angleterre. A droite, le train va partir ; les adieux s'échangent entre camarades.*



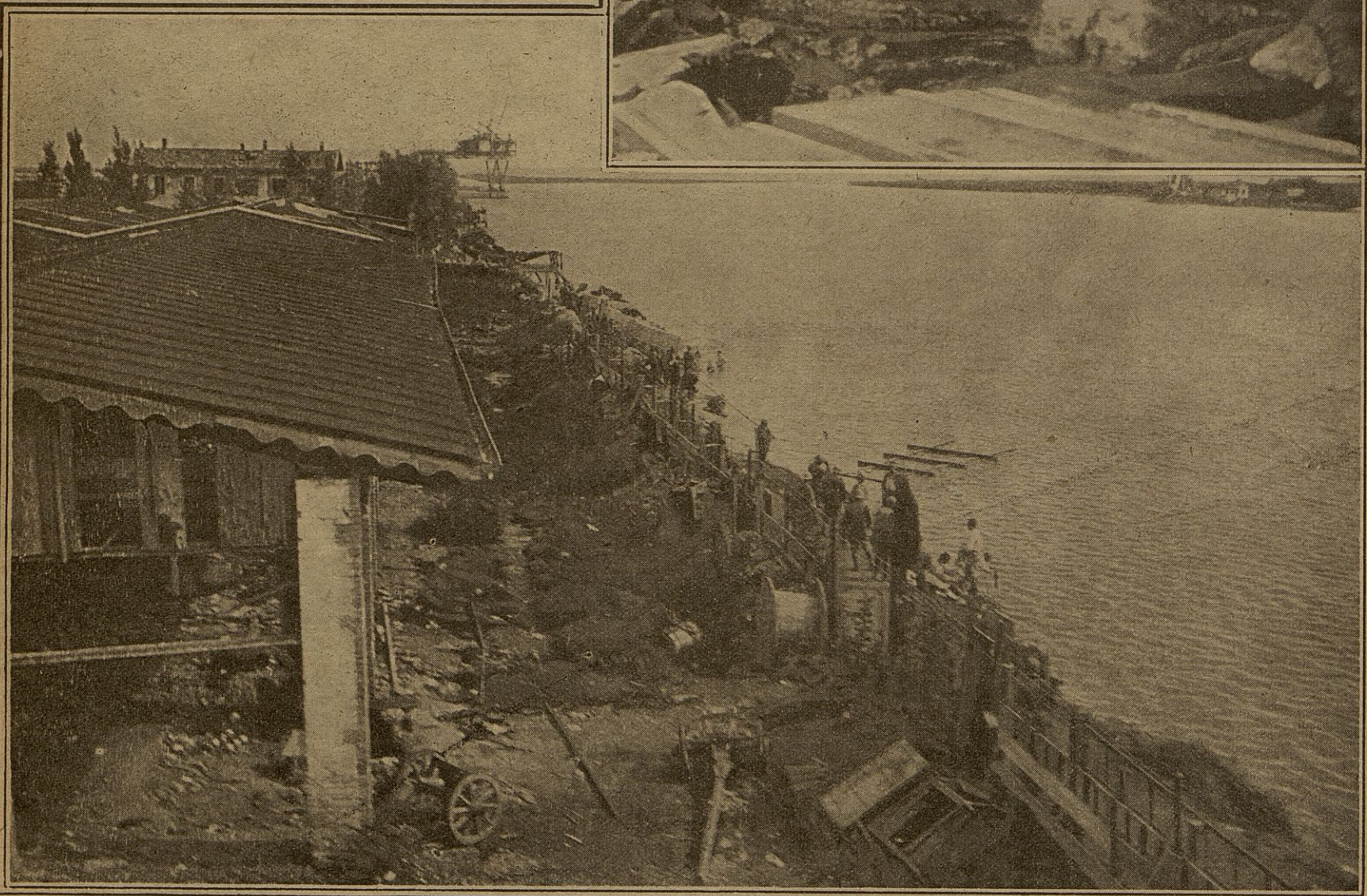
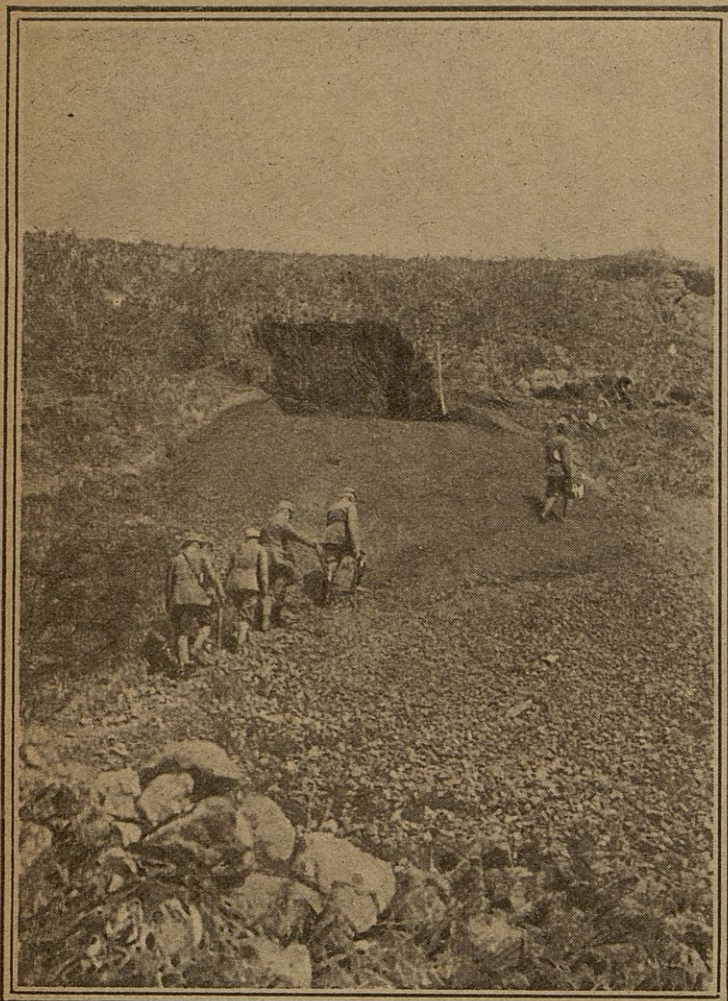
## LE ROI ALBERT DANS LES TRANCHÉES



*Le roi des Belges a tenu à commémorer la bataille de l'Yser sur les lieux mêmes où son héroïque armée et ses admirables troupes arrêterent la ruée allemande vers Calais; le voici dans une de ces tranchées, on peut dire construites et non creusées sur la plaine fameuse; par delà les sacs de terre qui forment les abris de ses soldats, Albert I<sup>er</sup> regarde les positions ennemies.*



# LES ITALIENS VICTORIEUX SUR LE CARSO



La vigilance du généralissime Cadorna n'est jamais en défaut ; la photographie du haut de la page, à gauche, le montre visitant les premières lignes du front de Carnie. A droite, des soldats italiens, après une attaque, se désaltèrent à la fraîcheur d'une vaste nappe d'eau tombant des flancs du mont Vodil. En bas, le rivage de Monfalcone. Cette pittoresque petite ville redevenue italienne est située au bas des pentes du Carso, dans le fond du golfe de Panzano. Elle communique avec la mer Adriatique toute proche par un canal qui dessert en même temps son vaste bassin entouré de chantiers de constructions navales.





PAR GEORGES LE FAURE

CHAPITRE IV (Suite)

## HEURES D'ANGOISSE

Tout bas, Fridette murmura à l'oreille de Routier : — J'ai peur que ces gens-là ne profitent de la nuit pour jeter par-dessus bord tous ceux qui n'auront pas la force de se défendre...

Le jeune homme, fouetté par ces paroles, lui déclara tout bas :

— N'ayez crainte, ceux qui approcheront de vous auront affaire à moi...

— Oh ! répondit-elle avec cranerie, ce n'est pas à moi que je pense : j'ai Fellow et ils n'oseraient me toucher... Mais vous êtes si faible...

André se redressa :

— Qu'ils y viennent ! gronda-t-il en serrant les poings... ils verront...

— Si vous saviez comme j'ai eu de la peine à les faire stopper quand j'ai aperçu vos signes de détresse. Aucun ne voulait s'arrêter, prétendant qu'un passager de plus pourrait faire chavirer l'embarcation...

Les mains d'André cherchèrent celles de la jeune fille et les pressèrent avec effusion...

— C'est à vous que je dois la vie, murmura-t-il.

— Ne m'aviez-vous pas sauvée, vous le premier, quand le bâtiment a coulé?... Si vous ne m'aviez portée dans ce canot, où serais-je en ce moment ?...

La nuit s'était faite complètement, une nuit sans lune et sans étoiles : on avait l'impression de naviguer sur des flots d'encre...

Epuisée, Fridette s'était allongée sur le fond même de l'embarcation, la tête appuyée sur les genoux d'André, un peu à l'écart des autres naufragés...

Fellow, assis sur son train de derrière, faisait, de sa masse imposante, un rempart à sa maîtresse, rempart impressionnant par la double rangée de crocs que découvrait par moments sa lèvre grondante...

André, lui, l'œil au guet, surveillait les ombres qui s'agitaient à l'avant, menaçantes et hurlantes...

Les heures s'écoulaient lentes, angoissantes, désespérantes, rapprochant le dénouement fatal.

Soudain, dressé comme par le déclenchement d'un ressort, André cria :

— Navire !... Navire !...

Tous ceux qui en avaient conservé la force furent aussitôt debout, écarquillant les yeux, s'efforçant à percer l'écran qui barrait à quelques mètres l'horizon...

Ne voyant rien, ils s'emportèrent, clamant :

— C'est un fou !... A l'eau !... A l'eau !...

Mais, le bras étendu, André répéta avec plus d'énergie encore :

— Navire !... A bâbord !... Navire !...

Et il se mit à crier de toutes ses forces :

— Oh !... du bateau !... Oh !...

Les naufragés, affolés de colère, firent mine de se ruer sur lui... Alors, Fridette, d'un bond, se plaça devant lui, faisant au jeune homme un bouclier de son corps, en même temps qu'elle commandait :

— A moi !... Fellow !...

Le molosse vint se camper aux pieds de sa maîtresse et immobile, les crocs prêts, fit face aux assaillants...

Cette vue coupa leur élan et ils se contentèrent de gronder :

— A l'eau !... le fou !...

Mais André, sans se laisser intimider, criait, les mains autour de la bouche en forme de porte-voix :

— Oh !... du navire !... Oh !... du navire !...

Fridette alors se joignit au jeune homme, et bientôt, entraînés par l'exemple, soutenus par l'espoir insensé d'un sauvetage miraculeux, tous, oubliant leurs menaces, se mirent, eux aussi, à hurler à l'unisson :

— Oh ! du navire !... Oh !...

Mais, au bout de quelque temps, épuisés, découragés, ils se turent.

— Allons... camarades, supplia André, allons, du courage, et tous ensemble !...

Recommençant à crier, pour leur donner l'exemple :

— Oh !... du navire !... Oh !...

Rien !... toujours rien !...

— Ah ! gronda-t-il, se prenant la tête à deux mains dans un geste de désespoir, je ne suis pas fou, cependant !... j'entends !... j'entends !...

Il fouillait de ses regards la nuit épaisse, cherchant à repérer ce bruit qui frappait ses oreilles, ce bruit qui lui montrait le salut à leur portée, et qui menaçait peut-être de passer près d'eux...

Soudain, au milieu de l'ombre, ce fut comme si un œil gigantesque eût lui !...

Le canot se trouva enveloppé de clarté. Puis tout

redevint sombre, plus sombre même qu'auparavant...

— Il nous a vus ! hurla André, pour redonner confiance à ses compagnons. Il nous a vus !

Et, de toutes les forces de ses poumons, il se mit à crier une fois encore :

— Oh !... du navire !... Oh !...

Les autres, en proie à une surexcitation folle, se joignirent à lui :

— Oh !... du navire !... Oh !...

Et, tout à coup, d'un geste brusque du bras, André leur imposa silence.

— Ils viennent, déclara-t-il, d'une voix que l'angoisse étranglait, ils viennent !... Ecoutez !... entendez-vous le bruit des avirons qui battent l'eau !... C'est un canot qu'on envoie à notre recherche !... Crions... les amis !... Crions pour les guider !...

Et, à perte d'haleine, il recommença à lancer dans la nuit cet appel éperdu, toujours le même, semblable à un refrain désespéré :

— Oh !... du canot !... oh !...

Et alors, voilà que soudainement, de la nuit opaque, arrivèrent ces mots, clamés en italien :

— Courage !... nous voilà !...

Un moment, à bord de l'embarcation, ce fut un silence plein de stupeur...

Cette voix, bruisant ainsi aux oreilles de ces malheureux, voués, semblait-il, à la mort, leur parut comme une providentielle bouée de sauvetage prête à les arracher aux flots...

Sans dire un mot, ils tombèrent aux bras les uns des autres, sanglotant comme des enfants...

Seuls, André Routier et Mlle Dubreuil, séparés par un inexplicable sentiment de gêne, se contentèrent de s'étreindre les mains...

Fellow, lui, comme s'il eût eu l'instinct du salut qui s'annonçait, poussa un aboi joyeux ; puis, avant que la jeune fille eût pu pressentir ce que se proposait l'animal, il sauta par-dessus bord, nageant à toutes pattes au milieu de l'eau noire.

— Va !... va !... cria la jeune fille, appuyée des deux mains sur la lisse de l'embarcation, elle se penchait à perdre équilibre pour s'efforcer de suivre à travers la nuit la silhouette du brave animal...

Mais, au bout de quelques brasses, celui-ci avait disparu... Seuls, s'entendaient, par-dessus le bruit des vagues, les jappements d'appel qu'il poussait.

Guidés par sa voix, les sauveteurs finirent par trouver le bon chemin et bientôt émergea de la nuit une grande barque montée par une demi-douzaine de marins peinant sur leurs avirons...

A la vue du chien qui nageait vers eux, ils poussèrent une exclamation de soulagement : depuis des heures et des heures, ils erraient à l'aventure dans la nuit, à la recherche des rescapés.

Mais en vain appelèrent-ils l'animal, celui-ci refusa de monter à bord, ayant conscience du rôle qu'il avait à jouer : pivotant sur lui-même, il se remit à nager dans la direction des naufragés, entraînant le canot à sa suite...

Moins d'un quart d'heure plus tard, André, Mlle Dubreuil et leurs compagnons embarquaient à bord de la *Savioia*, torpilleur de la marine italienne ; un des premiers touchés par le marconigramme de l'*Auvergne*, il était arrivé depuis plusieurs heures sur le lieu du crime et s'employait à sauver les victimes de la kultur allemande.

## CHAPITRE V

## LE MORT SERAIT VIVANT !...

Le chalet des époux Bienthall, oncle et tante de Fridette Merlier, se trouvait construit sur le chemin muletier qui conduit au Reischorn, à environ cinquante mètres au-dessus d'Eischenensee.

Eischenensee ! C'est le but obligatoire de tous ceux qui passent dans la vallée de Kandersteg ; et le petit chalet, qui mire dans les eaux transparentes du lac son fronton de bois découpé, voit s'asseoir à sa terrasse chaque saison des milliers et des milliers de consommateurs...

De là, partent les différents chemins qui conduisent aux sommets neigeux dont les cimes crèvent le ciel, tout autour du lac...

On peut même d'Eischenensee gagner, par le chemin des écoliers, la fameuse Jungfrau dont les hauteurs immaculées se profilent à l'horizon, par delà le lac de Thoune...

La Weisse Frau, la seconde étape des voyageurs à destination du Reischorn, ne se marquait à l'attention de ceux-ci que par un chalet d'assez grandes dimensions où se restauraient les excursionnistes et où, même, pouvaient passer la nuit ceux d'entre eux qui désiraient réparer leurs forces avant de tenter la dernière étape, plus dure naturellement que celles qui les avaient amenés depuis la vallée...

C'était la demeure de M. et Mme Bienthall.

Fridette avait vécu avec ses vieux parents durant

une grande partie de son enfance et de sa jeunesse : ayant perdu sa mère, alors qu'elle avait à peine cinq ans, sa tante maternelle avait offert à François Merlier de se charger de l'enfant, le veuf ayant peu de loisirs à lui consacrer.

Aussi avait-il accepté avec joie l'offre de sa belle-sœur et celle-ci avait pour ainsi dire servi de mère à la fillette jusqu'à l'âge de quinze ans.

C'est vers cette époque que Merlier, attaché au tunnel du Leutschberg, dont la construction commençait, était venu habiter Kandersteg, point central qui lui permettait de rayonner aisément sur toute la ligne. Alors, il avait repris sa fille avec lui...

Ce départ de la jeune fille avait, on le devine, creusé un grand vide dans l'existence des deux vieux dont le cœur s'était brisé au brusque départ de Merlier, un an auparavant, départ entouré de circonstances mystérieuses.

L'ingénieur n'avait même pas pris le temps de monter à la Weisse Frau pour faire ses adieux aux Bienthalls ; il les avait prévenus par un coup de téléphone, sans même leur dire ni la raison de ce départ soudain ni la destination de ce voyage inattendu...

Depuis lors, à la Weisse Frau, on n'avait reçu aucune nouvelle des voyageurs : étaient-ils morts ?... vivaient-ils encore ?...

L'anxiété des deux vieux, déjà grande, s'était accrue davantage encore lorsque la guerre subitement s'était déchaînée sur l'Europe.

Où était Fridette ?... En quelle partie du monde vivait-elle ?... Était-elle au moins à l'abri de l'affreux cataclysme qui menaçait d'atteindre la Suisse elle-même, en dépit de sa neutralité ?...

Aussi, quelle stupeur joyeuse, lorsqu'un soir, deux voyageurs étaient



venus frapper à leur porte !

Fridette !... mais combien changée !...

Pauvre petite ! La mort

mystérieuse de son père et les événements dramatiques auxquels elle avait été mêlée n'avaient pas peu contribué à creuser ses joues et à cercler d'un cerne douloureux ses grands yeux rêveurs ; ses lèvres, si rieuses jadis, avaient maintenant un pli de douleur et de préoccupation, et ses prunelles si lumineuses semblaient perpétuellement embrumées de larmes difficilement contenues...

Après les premiers embrassements, la jeune fille, se tournant vers son compagnon, l'avait présenté :

— M. André Routier, un ami de mon pauvre papa, et notre compagnon de voyage depuis l'Indo-Chine... Vous pouvez lui serrer la main, car sans lui, sans doute serais-je, avec beaucoup d'autres, au fond de l'eau...

Dans un élan de reconnaissance affectueuse, les mains des deux vieillards avaient saisi celles du jeune homme et les serraient avec effusion.

— Mademoiselle, avait rectifié André vivement, néglige de vous dire que sans elle, moi aussi, j'aurais eu le sort de nos compagnons d'infortune...

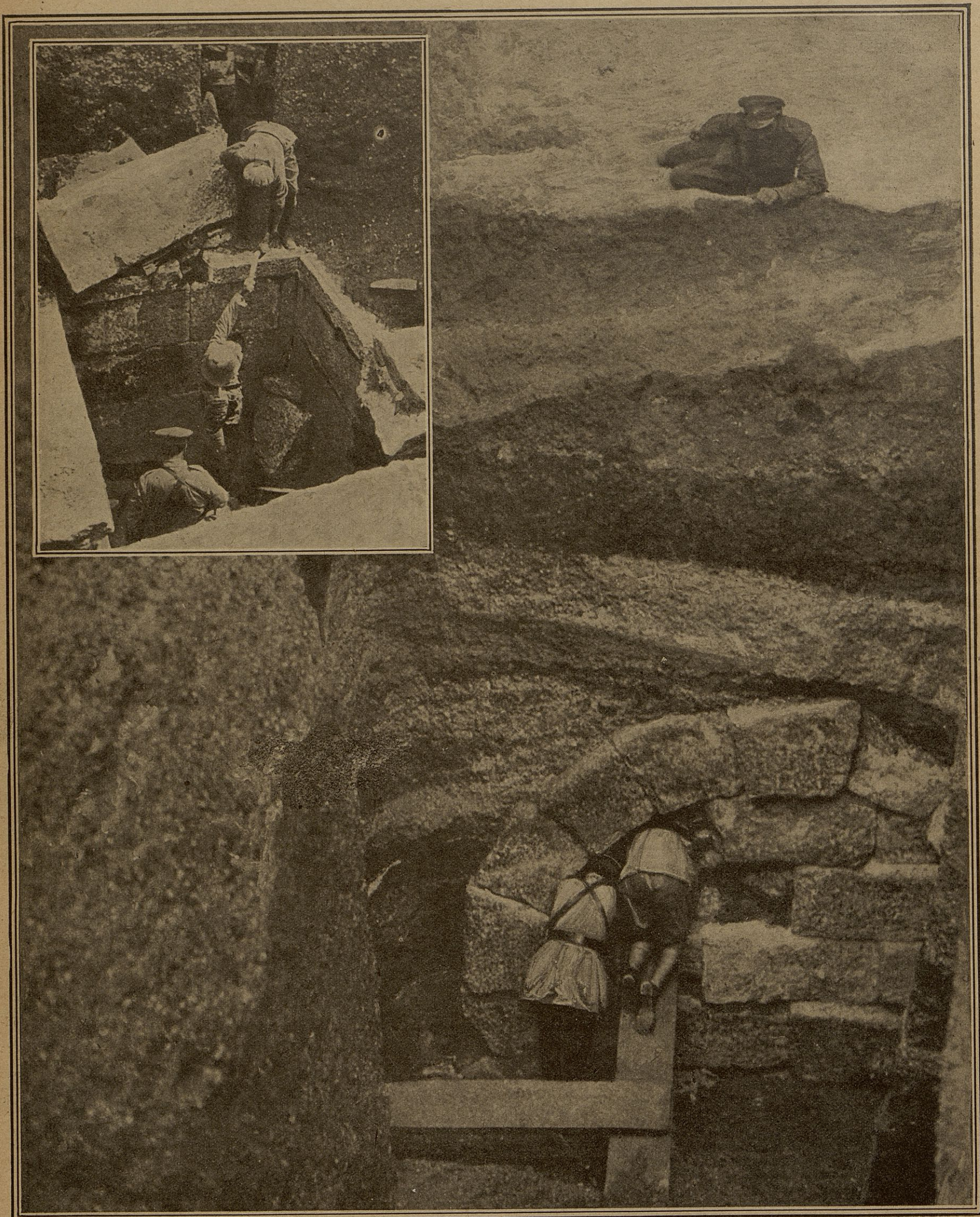
— Sans Fellow, voulez-vous dire, avait répliqué la jeune fille avec enjouement.

Ces rapides explications fournies, il avait fallu que Fridette mit ses parents au courant des dramatiques aventures qui avaient coûté la vie à son père et dont elle-même avait failli être victime.

(A suivre.)



## LES ANGLAIS EN MACÉDOINE



Le sol de Macédoine est une mine inépuisable d'objets anciens ; nos soldats, en creusant des tranchées, y ont découvert des poteries, des monnaies, des médailles, des bijoux ; les Anglais, à leur tour, font des trouvailles archéologiques du plus haut intérêt. Ces photographies montrent nos alliés découvrant des tombeaux qui remontent à deux mille ans. En bas, des soldats anglais pénètrent dans un tombeau souterrain ; en haut, plusieurs de leurs camarades sont entrés dans une tombe dont les murs étaient ornés de peintures.



## LES SERBES RENTRENT DANS LEUR PATRIE



*L'armée serbe continue à repousser les Bulgares ; elle a franchi la frontière et, de fouler de nouveau le sol sacré de la patrie, son courage, son ardeur augmentent encore. Quelle lutte terrible elle a dû soutenir dans ce pays montagneux dépourvu de voies de communication ! Elle a délogé l'ennemi des positions qu'il occupait dans la Macédoine grecque, et voici un soldat serbe qui contemple, d'une tranchée bulgare conquise, le village de Negovani. Au loin se profilent les montagnes de la Serbie.*





Le 10 novembre, le président de la République, accompagné du général Dubail, a visité l'installation des « Parrains de Reuilly ».

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONT RUSSE.** — Depuis assez longtemps déjà, Russes et Austro-Allemands sont aux prises sans répit de la Zlota-Lipa, au sud de Brzezany, jusqu'à la région à l'ouest de la Naraïowka.

En général, ce sont nos alliés qui ont l'avantage des positions dans la partie moyenne de la ligne de la Naraïowka et sur le chemin de fer parallèle à cette ligne entre Brzezany et Halicz. Cette dernière ville est serrée de plus en plus près par les Russes; ils occupent à 5 kilomètres les forts sur le Dniester qui lui servent de défense de ce côté. Au sud de Dornavatra, nos alliés ont pu s'emparer d'une série de hauteurs constituant des positions très fortes. Ils continuent à progresser dans cette région où ils ont atteint Khollo et en certains endroits passé la frontière hongroise, à l'ouest de la Moldavie et de la Bukovine. En Galicie, les Allemands ont essayé de prendre l'offensive sur un front de 5 kilomètres entre Lipitzadolna et Slaventine; ils ont été battus. Il en a été de même à Kirlibaba.



Au « Dortoir » de la gare du Nord, fête présidée par miss Kitchener, sœur de lord Kitchener, à laquelle assistaient Mme et Mlle Pierpont Morgan.

**FRONTS ROUMAINS.** — Les forces russo-roumaines reprennent l'initiative des opérations. La situation en Transylvanie continue à s'améliorer. L'effort austro-allemand paraît être arrivé sur ce front à un point mort.

En Dobroudja également, nos alliés voient le succès leur revenir : ils sont en progrès d'un bout à l'autre de ce front. Les Roumains ont repris des positions sur lesquelles l'ennemi paraissait devoir tenir longtemps. Ils viennent notamment de réoccuper Harsova et Topulu sur le Danube; les Germano-Bulgares ont reculé de 45 kilomètres en 5 jours. Avant de quitter Harsova, les troupes germano-bulgares de Mackensen y ont mis le feu.

**FRONT DE MACÉDOINE.** — A part la prise d'Alipsa, sur la rive gauche de la Strouma, que les Anglais ont emporté d'assaut le 3, il n'y a à signaler d'opérations d'infanterie dans aucun des secteurs de ce front; par contre, la lutte d'artillerie y a été à peu près constante. Le mauvais temps seul a empêché nos troupes de poursuivre leur offensive.

### NOTRE PRIME

## AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primés encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons est faite successivement par réseau. (La série en cours concerne les lecteurs des réseaux Nord et Est.)

Ce qu'il faut lire et conserver

## UN ROYAUME EN EXIL

(La Belgique du dehors)

Cet ouvrage, paraissant en fascicules mensuels de 32 pages, constituera à proprement parler

### L'Histoire de la Belgique pendant la Guerre

illustrée par les documents du Service photographique de l'armée belge

Prix de chaque fascicule mensuel... 1 fr.

Les deux premiers fascicules sont en vente dès maintenant  
6, boulevard Poissonnière. (Envoi franco de chaque fascicule contre 1 fr. 15.)

Les commander dans tous les kiosques et librairies.

VIENT DE PARAÎTRE

## L'ATLAS DE GUERRE

56 cartes en 2 couleurs sur la guerre 1 fr.

CET ATLAS CONTIENT

LES CARTES RÉCENTES & DÉTAILLÉES DE TOUS LES FRONTS  
SUR TOUS LES THÉÂTRES DE LA GUERRE

Pour se le procurer, il suffit d'en faire la demande à son marchand de journaux  
Il est également mis en vente au "PAYS DE FRANCE", 6, b° Poissonnière, Paris.

ENVOI FRANCO CONTRE 1.15

ÉDITION DE LUXE imprimée sur papier simili japon: 2.50

ENVOI FRANCO CONTRE 2.65

**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 108, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Avant la prise de Douaumont. »

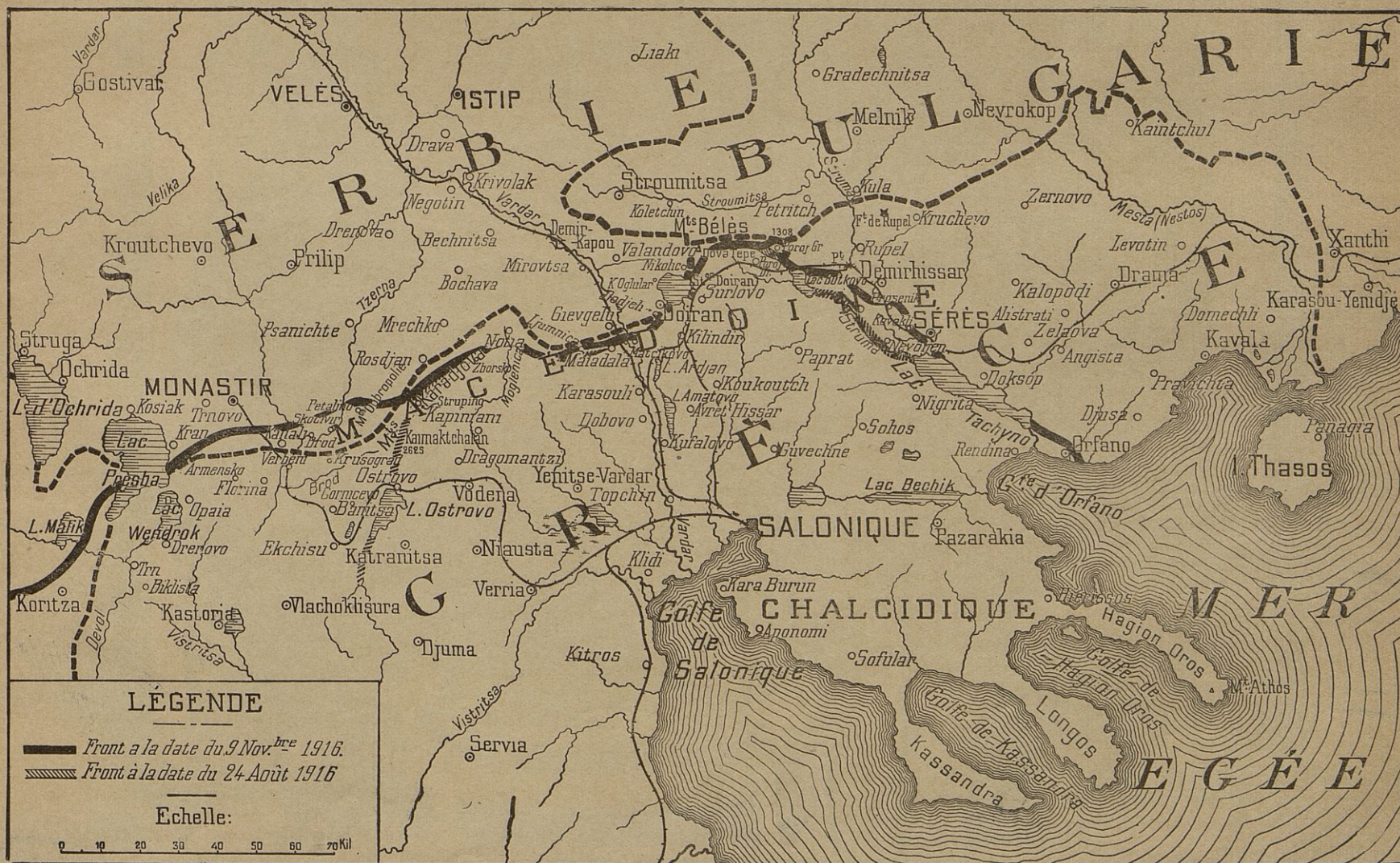
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



## LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS



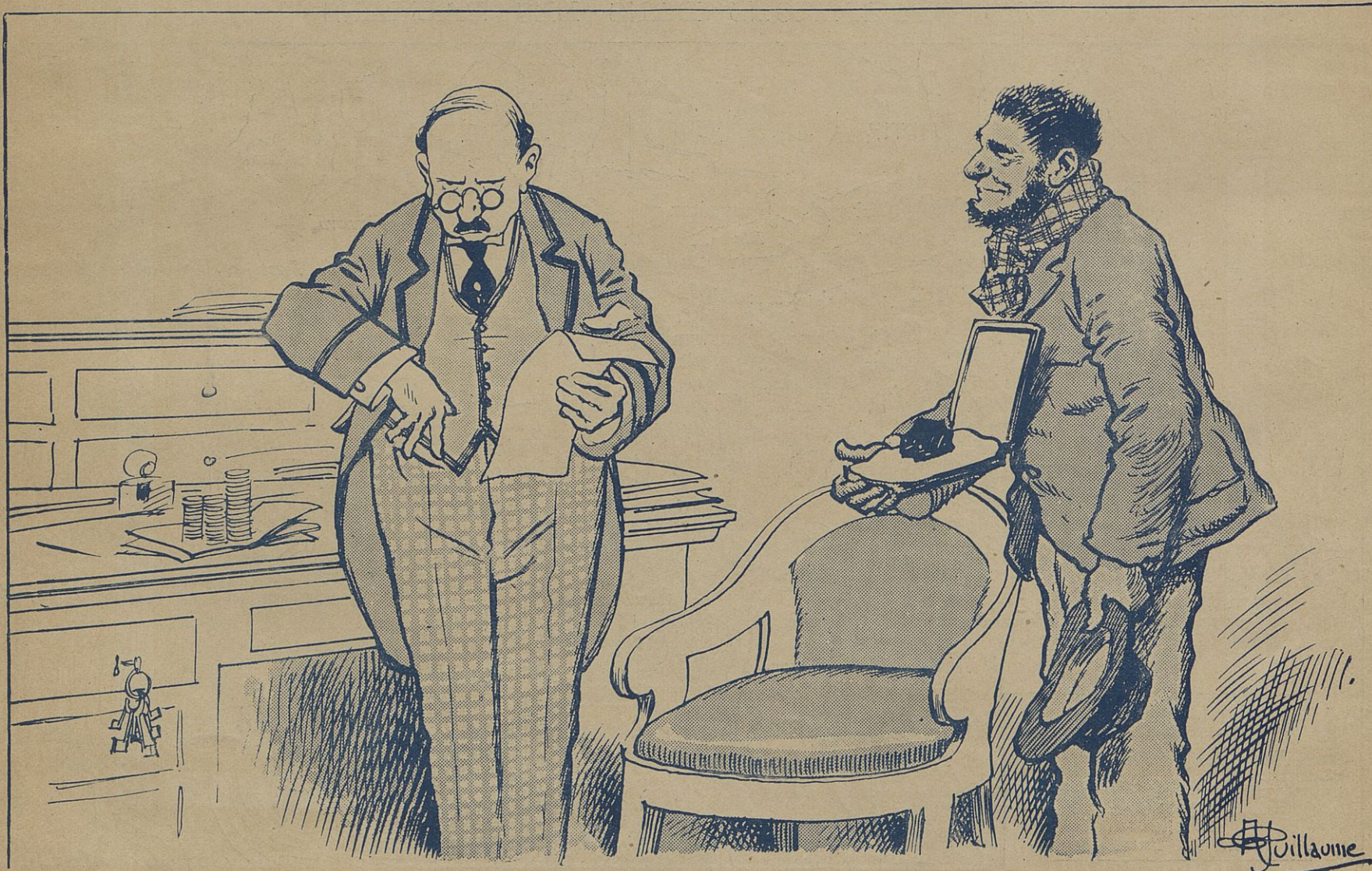


# La Guerre en Caricatures



LE SENS DE L'ACTUALITÉ, par ALBERT GUILLAUME

— Alors, c'est toi, Yolande de Mâchicoulis?... Tu portes un faux nom à présent?  
— C'est pas un faux nom... c'est un « nom de guerre »...



LA VIE CHÈRE, par ALBERT GUILLAUME

— On m'avait appris au collège que le diamant c'était du charbon... Maintenant c'est le charbon qui est du diamant...